

Nouvelle vague dans le cinéma indépendant américain

Martin Bilodeau

Numéro 65, février–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22700ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, M. (1993). Nouvelle vague dans le cinéma indépendant américain. *24 images*, (65), 38–40.

NOUVELLE VAGUE DANS LE CINÉMA INDÉPENDANT AMÉRICAIN

par Martin Bilodeau

À travers le mutisme d'une industrie cinématographique réfractaire aux courants sociaux qui font de la société américaine une entité morcelée, une voix se fait entendre de plus en plus distinctement. Le cinéma indépendant américain aborde les grandes questions, confronte le public à ses diverses identités, sans lui proposer des réponses toutes faites et réconfortantes.

Cette tendance n'est pas nouvelle. Elle est simplement favorisée aujourd'hui par une structure de production et de distribution plus élaborée, et suffisamment solide pour contrecarrer l'invasion des écrans par les majors. Ainsi le post-féministe *Gas, Food, Lodging* a-t-il pu avoir droit à une distribution et un box-office décents à la suite d'une large diffusion dans les festivals internationaux. Dans le même esprit, New Line, la plus grande boîte de distribution de cinéma indépendant et étranger aux États-Unis, a-t-elle pu acquérir *Glengarry Glen Ross*, imposante production indépendante au casting hollywoodien.

Si l'épidémie du sida est venue diviser l'Occident en clans idéologiques, elle a aussi, par la même occasion, consolidé les liens des communautés homosexuelles de gauche, faisant de la «cause sida» une cause proprement homosexuelle. Sans se rebiffer devant le doigt accusateur pointé sur eux, ces groupes ont détourné le mouvement de paranoïa qui s'élevait pour en faire une arme politique, et ainsi, dénoncer l'inertie du gouvernement face à l'ampleur du fléau tout en cherchant

à faire reconnaître, par la majorité, la population homosexuelle marginalisée.

Le cinéma indépendant américain aura vu apparaître, depuis quelques années, de nouveaux cinéastes qui, à défaut quelquefois d'une véritable signature d'auteur, viennent marquer la production annuelle d'un film-pamphlet démontrant le mal de vivre des années-sida. Le caractère épidémique du sida, son combat politique, ont créé une identité propre chez la population homosexuelle, et incidemment chez les artistes appartenant à ce groupe.

Véritable Nouvelle Vague ou vague passagère de cinéastes à l'avenir incertain (?), les Américains Tom Kalin (*Swoon*), Gregg Araki (*The Living End*) et P.J. Castellana (*Together Alone*) s'ajoutent à la liste déjà

longue des films gais tels *Poison*, *My Own Private Idaho* et *Longtime Companion*. «Suddenly there's a spotlight that says these films can be commercially viable»¹, avance Christine Vachon, productrice de *Swoon* et *Poison*. De front ou par le biais de la métaphore, tous ces films abordent la question du sida, impossible à occulter dans une œuvre contemporaine «dite» gaie; le sida est responsable de l'émergence de ce cinéma, et en façonne l'identité.

Préoccupés par la question du sida, les cinéastes gais se sentent cependant obligés de projeter une image éducative, voire pédagogique, de l'homosexualité, en soutenant que les ravages causés par l'ignorance n'affectent pas que les victimes du sida, mais bien toute la population homosexuelle.

Poison

On pourrait croire que *My Own Private Idaho* (Gus Van Sant, 1991) a pavé la voie à cette procession de films réquisitoires. En effet, et en dépit des accusations d'une droite homosexuelle qui reprochait au film de Van Sant son misérabilisme, reflétant une image tordue des homosexuels, c'est *Poison* (Todd Haynes, 1990) qui, par sa vision «psychédélique» du sida, a été le premier à véritablement ébranler le public new-yorkais. L'esthétisme exacerbé du film de Todd Haynes tendait à démontrer, à tort ou à raison, que cinéma indépendant rimait avec expérimentation. Plutôt que de s'identifier à la norme, à la transparence, le cinéma homosexuel se veut marginal, et fait de cette marginalité même sa marque de commerce. Le ciné-



Swoon
de Tom Kalin



The Living End de Gregg Araki

ma indépendant américain autorise l'expérimentation, mais dans la mesure où la cohérence narrative du récit est respectée. Ainsi *Poison* prend la forme d'une sorte de puzzle à l'intérieur duquel se retrouvent pêle-mêle diverses questions liées à l'isolement social.

Par un montage en alternance, *Poison* traite de deux réalités : la contamination par consommation du « male drive », matière qu'on retrouve dans le sperme et que les chercheurs tentent d'isoler, puis, l'univers carcéral où les activités quotidiennes des détenus nous sont montrées comme de perpétuels jeux de séduction, de rapports de force dont l'enjeu devient la mort. Le film de Haynes avance l'hypothèse que le sida aurait marginalisé davantage la population homosexuelle en en

faisant une cible de prédilection pour une majorité victime de ce mal séculaire qu'est l'ignorance.

Swoon

Le refus de Tom Kalin de présenter des personnages sur lesquels le spectateur puisse s'apitoyer relève d'une volonté d'en finir avec ce regard de compassion que la société pose sur les homosexuels, pour offrir d'eux une image plus humaine. S'il ne déroge pas de cette volonté, celle-ci devient stérile, étant donné que la forme qu'il emprunte pour y arriver est esthétisante et aussi glaciale qu'une page de *GQ*.

Le procès des deux amants, teinté du scandale liant étroitement homosexualité, crimi-

nalité et maladie, propose une vision très actuelle du « back-lashing » des homosexuels, considérés par une société intolérante comme des pestiférés, et criminellement responsables de l'étendue du fléau. Sans aborder le sujet, Kalin a bien su rendre le climat janséniste contemporain, notamment par l'utilisation faite du noir et blanc.

La réflexion sur le couple homosexuel que présente Kalin est toutefois très mince, mêlant indistinctement pulsions sexuelles, amoureuses et criminelles. « Get the homos back to homicide », dit la publicité américaine, supposant ainsi que la criminalité est universelle, et donc accessible, pardonnable ou condamnable autant chez les homosexuels que chez les hétérosexuels. Coïncidence troublante, lorsque deux des plus

grands succès hollywoodiens récents, *The Silence of the Lambs* (Jonathan Demme, 1991) et *Basic Instinct* (Paul Verhoeven, 1992), ont pour protagonistes des criminels psychopathes aux « tendances » homosexuelles. Les mouvements américains Queer Nation et Act Up accusent ces films de « back-lashing » envers les gays. *Swoon* dénonce pourtant cette même campagne idéologique de salissage en soutenant que les gays sont, comme tout le monde, fondamentalement humains, donc de potentiels criminels. Loin de projeter une image de victimes qu'on voudrait attribuer aux homosexuels, Kalin humanise ses personnages, mais cette intention s'avère cependant contradictoire avec l'esthétique immaculée et léchée qu'il emploie.

The Living End

Moins réquisitoire esthétique qu'escapade improvisée, le film de Gregg Araki fait de la question du sida le moteur de son récit, un « road movie » au cours duquel deux jeunes séropositifs parcourent d'est en ouest les routes des États-Unis, à rebours du temps (voyager vers l'Ouest signifie reculer l'heure).

Araki s'interroge sur la responsabilité des individus face au sida. Faut-il en effet interdire le diagnostic fatal comme un coup de sifflet destiné à faire rentrer dans les rangs les mauvais sujets, ou plutôt comme un clairon sonnante l'urgence de vivre au mépris du risque?

Arraki met en scène deux personnages, deux réactions opposées, qu'il filme avec une violente sensualité. Le montage nerveux transpire le désarroi, les cadrages irrespectueux des conventions cinématographiques revendiquent le droit à la différence des sujets, la pellicule aux couleurs criardes et contrastées (en opposition aux noirs et blancs *Swoon*, *Together Alone* et *Poison*) évoque le mouvement hippie et la légendaire permissivité sexuelle qu'il symbolise. Toute cette fougueuse escapade hurle l'urgence de vivre de deux jeunes hommes pris dans l'étau d'une mort imminente.

Voyage initiatique dans l'antichambre de la mort, les deux jeunes hommes iront jus-

qu'au bout de leur rage, aux confins du territoire américain, sur une côte ouest à l'avenir tout aussi précaire.

Together Alone

Huis clos entre deux jeunes hommes qui partagent un lit pour une nuit, *Together Alone* ramène la question de l'identité vers l'intérieur de la communauté. Portrait social peu édifiant, ce film s'interroge sur les différents aspects qui définissent la culture homosexuelle (marginalité, dualité liée aux rôles sexuels, famille, sida, bisexualité), dissèque les rapports entre les hommes et entérine du coup, involontairement (?) l'interprétation freudienne de l'ho-

mosexualité définie comme une quête de l'image-reflet.

Sans sombrer dans la pédagogie des œuvres à propension émancipatrice, *Together Alone* soutient 90 minutes de bavardages entre deux hommes, dans une même pièce, sans qu'une construction cinématographique se fasse sentir, sans répéter une seule fois la même question ou le même plan. Ingénieuse trajectoire circulaire autour du lit élevé en arène, trajectoire qui ramène au constat du titre. Match nul, seul ou ensemble, la solitude l'emporte.

Si *Swoon*, *Poison* et *The Living End* apportaient la preuve qu'une culture homosexuelle existe, *Together Alone* (P.J. Castellaneta) rappelle que l'émancipation des homosexuels

en Amérique est loin d'être terminée, et que le principal ennemi, l'intolérance, se trouve tout aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du camp. Loin d'exalter les victoires obtenues, *Together Alone* trace un portrait peu réjouissant des batailles qui restent à mener, dont celle contre le sida.

À la fois rassurante et inquiétante, la présence sur les écrans de films indépendants dits «homosexuels» invite à interroger la société américaine. Celle-ci est-elle vraiment plus tolérante parce qu'elle permet la production de ces films ? ■

I. B. Ruby Rich, *New Queer Cinema*, Magazine *Sight And Sound*, sept. 92, n°5, vol. 2

LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

MONTREAL • 4 AU 13 FÉVRIER 93
CINÉMATHIÈQUE QUÉBÉCOISE ET CINÉMA

QUÉBEC • 16 AU 21 FÉVRIER 93
MUSÉE DE LA CIVILISATION

HULL • 25 AU 27 FÉVRIER 93
MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS

RIMOUSKI • 6-7-8 MARS 93
C I N É M A - 4

VICTORIAVILLE • 12-13-14 MARS 93
CINÉ-PLUS DE VICTORIAVILLE

O N Z I È M E É D I T I O N
F I L M S E T V I D É O S